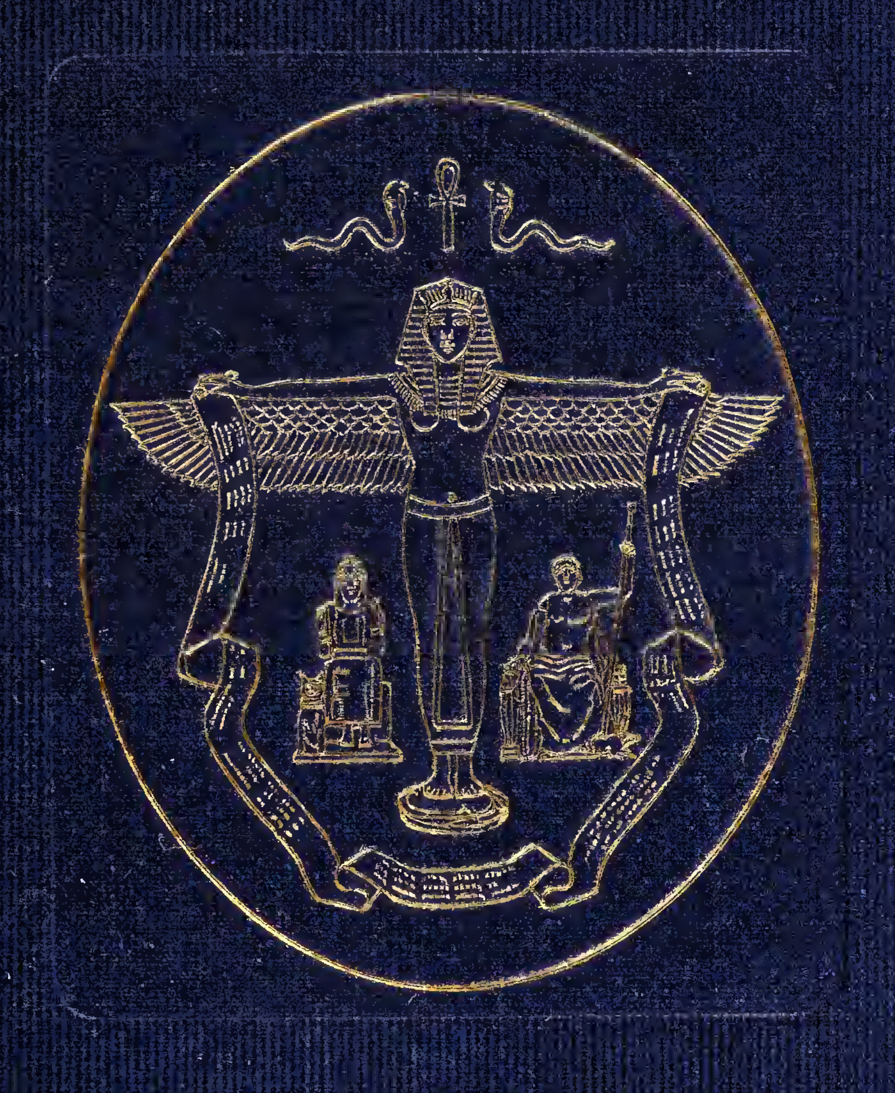
XVIIe

Congrès International de Médecine

Londres, 1913



Séance d'Ouverture

du

Médical Historique



XVII[e]

Congrès International de Médecine

Londres, 1913

Séance d'Ouverture

du

Musée Médical Historique

présidée par

Le Dr. Norman Moore

Président de la Section d'Histoire de la Médecine

54A, Wigmore Street, Londres, W.

Mardi, 24 Juin 1913

Table des Matières

Séance d'Ouverture
du
Musée Médical Historique

Discours du Dr. NORMAN MOORE, F.R.C.P.
Président de la Section d'Histoire de la Médecine

Monsieur Wellcome, Mesdames et Messieurs, — J'ai été prié de déclarer ce Musée ouvert parce qu'il se trouve que je suis Président de la Section d'Histoire de la Médecine au Congrès International de Médecine qui doit se tenir à Londres au mois d'août prochain. Je suis heureux d'avoir l'occasion de parler en cette circonstance, parce que je sens que ce Musée servira d'important auxiliaire à la Section du Congrès que j'ai l'honneur de présider; et qu'il sera même d'un grand intérêt, non seulement pour cette section particulière, mais probablement aussi pour la presque totalité des sept mille personnes qui, de tous les points de la terre, viennent à Londres assister au Congrès.

Les musées nous sont aujourd'hui si familiers que nous avons une tendance à croire qu'ils ont toujours existé, ce en quoi nous nous trompons. Ce sont des auxiliaires d'étude relativement modernes. Le Dr. John Dee, dont nous avons quelques livres dans la bibliothèque du Royal College of Physicians, établit, en relation avec sa bibliothèque, un petit musée sous le règne de la Reine Élisabeth. Il consistait principalement en instruments mathématiques et astronomiques et diverses autres curiosités. Ce n'était pas une collection bien importante, et une grande partie en fut détruite par la foule, qui regardait le Dr. John Dee comme un astrologue ayant fait un pacte avec l'Esprit Malin.

Le premier musée important fondé en Angleterre fut celui de John Tradescant et de son fils John Tradescant, à Lambeth. Les deux Tradescants étaient en premier lieu

jardiniers. Ils apportèrent en Angleterre nombre de ces arbustes que l'on voit aujourd'hui dans les jardins qui entourent Londres. Ils recueillirent aussi des plantes médicinales ; et ils formèrent ce premier musée général. Le catalogue de ce musée fut publié par le jeune Tradescant en 1656 ; et il ne mentionnait pas moins de quinze différentes sections de curiosités : oiseaux, animaux, poissons, plantes, insectes, instruments de guerre, pièces de monnaies, médailles, etc. ; et se terminait par une liste de donateurs. Plusieurs d'entre nous ici présents ont vu un spécimen provenant de ce musée. Ce spécimen est en deux parties : la tête et le pied du dodo, oiseau aujourd'hui éteint, conservés dans le Musée Ashmolien à Oxford. Dans les temps sombres de cette Université — vous devez savoir que toutes les Universités, même les plus célèbres, ont de temps en temps de ces périodes dans lesquelles la science est obscurcie par l'indolence — dans une de ces sombres périodes, l'Université d'Oxford détruisit le corps de cet oiseau unique ; mais heureusement sa tête et son pied restent encore. Le Musée des Tradescants passa à Elias Ashmole — le jeune Tradescant le lui légua — et forma ainsi la base du Musée Ashmolien à Oxford. Peu après cette époque, un musée très important fut fondé à Londres par James Pétiver. James Pétiver, qui avait fait ses études à l'École de Rugby, doit être regardé comme une des gloires de cette célèbre fondation ; il vint à Londres et fit son apprentissage avec Feltham, l'apothicaire de l'Hôpital St.-Barthélemy. Il réussit dans sa profession et devint apothicaire de la Charterhouse. Là, outre l'accomplissement de ses fonctions et l'exercice de la médecine parmi une nombreuse clientèle, il constitua des collections d'entomologie et de botanique avec des matériaux venant de toutes les parties du monde ; mis ainsi en relations avec un grand nombre de capitaines de navires, ceux-ci lui apportèrent d'autres choses que des plantes et

des insectes, et son musée s'enrichit d'une grande variété d'objets naturels de toutes sortes. Pétiver avait aussi une bibliothèque considérable ; et il est bon de rappeler qu'à tous ces anciens musées était attachée une bibliothèque. Pétiver mourut en 1718 ; et Sir Hans Sloane, Président du College of Physicians et de la Royal Society, acheta toutes ses collections. Il avait déjà acheté le musée qui se trouvait dans l'appartement d'un M. Curten ou Charlton (il se donnait ces deux noms) au Temple. Sloane ajouta à ces collections un grand nombre de spécimens et forma ainsi une grande bibliothèque et un musée pour presque chaque partie de la science. Comme vous le savez tous sans doute, il fit don de ce musée à la nation à certaines conditions ; et ce fut là le commencement du British Museum. Ce musée était donc en premier lieu une bibliothèque entourée de collections de spécimens relatifs à tout ce que mentionnaient les livres de cette bibliothèque. Telle était la conception première d'un musée. Il existe un catalogue intéressant d'un pareil musée, celui de Francis Calceolari à Vérone, publié en 1622. C'est un in-folio de 800 pages, qui donne une idée de l'ardeur que l'on mettait à collectionner à cette époque, et aussi de l'intérêt que le collectionneur portait à une extrême variété de choses. Au commencement du catalogue se trouve une gravure du musée. C'était une salle rectangulaire, dont le sol était dallé de marbres divers ; autour des murs il y avait des dressoirs ayant des tiroirs renfermant des échantillons, des rayons sur lesquels étaient des spécimens, les uns en flacons ou les autres secs et isolés, tandis que sur le haut du dressoir se trouvaient plusieurs oiseaux empaillés. D'un côté du musée, une statue d'Atlas portant le monde servait sans doute à montrer que les spécimens venaient de tous les points de la terre ; de l'autre côté, la statue de Minerve indiquait probablement que le musée avantagerait toutes les branches du savoir. Au plafond étaient suspendus de

nombreux reptiles et poissons desséchés. Il y avait des livres à une extrémité de la salle. Voilà le musée à son origine. "Tout ce que la terre possède, tout ce que la mer cache dans ses profondeurs, le travail et l'habileté de Calceolari l'a collectionné," dit un poème latin annexé au catalogue.

Le don fait par le Dr. William Hunter à l'Université de Glasgow était un musée de cette espèce. Il contient des spécimens pathologiques, anatomiques, d'histoire naturelle, des manuscrits, des livres, des gravures et des monnaies.

Nous avons aujourd'hui un musée semblable établi sur ce plan, une grande bibliothéque entourée de collections explicatives, c'est le British Museum. Souhaitons qu'il continue ainsi longtemps ! C'est un énorme avantage pour le public que l'existence d'une pareille collection universelle.

Quelques années plus tard une sorte de musée plus limité commença à se former. Le célèbre Sir Thomas Browne, de Norwich, avait un fils aîné, le Dr. Edward Browne, qui obtint son diplôme de Bachelier en Médecine à Cambridge en 1664, et vint alors à Londres. Il a laissé un intéressant journal de ce qu'il fit lors de son séjour, et il y mentionne sa visite à Edmund King, qui demeurait dans Little Britain et était Chirurgien de St. Bartholomew's Hospital ; Edmund King lui montra sa collection de pièces anatomiques, toutes d'un extrême intérêt pour le jeune bachelier. C'était là un exemple d'une collection relative à un seul sujet. Woodward, le géologue, bientôt après organisa cette collection de fossiles, placés dans de petits meubles à casiers, que l'on voit encore aujourd'hui à Cambridge, où ce savant fonda la Chaire de Géologie. Bien d'autres collections spéciales se constituèrent ; mais la plus grande de toutes fut celle de John Hunter, qui, dans sa maison, réunit une vaste collection de spécimens, non au hasard, mais expliquant les principes qu'il avait dans l'esprit, les vérités qu'il essayait de dégager ;

collection principalement consacrée à ce que nous pourrions appeler anatomie et pathologie comparatives et anatomie normale, avec aussi quelques autres échantillons. Cette collection est à présent, comme vous le savez, confiée aux soins de Sir Rickman Godlee et de ses collègues du Royal College of Surgeons, lesquels se sont montrés admirables conservateurs et ont perfectionné la collection par des additions de toutes sortes, de telle manière qu'ils ont ainsi constitué l'un des plus grands musées spéciaux de l'Europe.

Le Musée que l'on m'a prié de déclarer ouvert aujourd'hui, celui où nous nous trouvons en ce moment, est un nouvel exemple de musée spécial. On n'avait jamais encore en Angleterre essayé d'établir un musée exposant l'histoire de la médecine. Cette histoire de la médecine est un sujet qui peut se traiter de bien des manières. Elle se divise en deux grandes branches, qui, je crois, sont très bien représentées typiquement par deux des statues que j'ai devant les yeux dans cet entresol. La première est cette étrange créature portant un masque noir, des plumes dans les cheveux, un collier de dents de baleine, tenant dans sa main droite un curieux instrument d'incantation, et l'index de la main gauche tendu, de telle sorte que je puis imaginer l'étrange cri qu'il pousse, Ixtlilton, la déité de médecine des anciens Mexicains. On peut considérer Ixtlilton comme représentant cette partie de l'origine de la médecine relative aux superstitions locales, charmes, amulettes et incantations. L'autre partie de l'histoire de la médecine est typifiée par le modelage de la statue de l'Apollon du Belvédère, cette statue qui est peut-être la plus magnifique représentation sculpturale de l'intelligence humaine, de la force et de la beauté viriles. C'est la statue d'Apollon, le dieu qui, de plusieurs manières dans la mythologie grecque, se trouvait associé à la médecine, à la guérison des maladies et, curieux cours de la pensée, à la cause des maladies. Apollon et son fils

Asklepios, dont la statue se trouve également ici, semblent des hommes réfléchis, aux puissantes facultés d'observation, pourvus du pouvoir de raisonner d'après l'observation, et présentent ainsi un autre aspect de l'histoire de la médecine. Nous pouvons facilement sentir qu'ils représentent des hommes qui sont les vrais ancêtres, les vrais observateurs prédécesseurs d'Hippocrate, de Galien et d'Avicenne ; et quand nous lisons Hippocrate, que nous étudions Galien et parcourons les grandes pages d'Avicenne, tous ceux d'entre nous qui le font sérieusement sentent que le chemin qui mène de ces trois hommes à Harvey, Glisson, Sydenham, Matthew Baillie et Lister, quelque long qu'il soit, est cependant continu, et que ces hommes du passé, Hippocrate, Galien et Avicenne, sont des hommes d'un même tour d'esprit, d'une même sorte de pensée, du même pouvoir pour le développement de la médecine, que Harvey, Glisson, Sydenham, Matthew Baillie et Lister, et sont leurs vrais prédécesseurs. Voilà les deux directions, dans l'une desquelles la plupart de ceux qui étudient l'histoire de la médecine sont disposés à marcher ; ou bien vers le folklore, la légende primitive, ou bien vers l'histoire de l'esprit humain déjà cultivé. Pour moi, je me sens porté dans cette dernière direction, sans cependant avoir le désir de décrier le premier aspect. Ceux qui préfèrent la partie de l'étude symbolisée par Ixtlilton trouveront dans le vestibule amplement de quoi occuper leur attention. Ils pourront y voir d'innombrables fétiches et les curieux accoutrements des médecins-sorciers de l'Afrique Occidentale et Centrale ; de nombreux charmes en usage parmi les tribus païennes ; le grand dieu de la médecine de la Nouvelle-Zélande. Voilà ce que vous verrez et ce qu'il est naturel en effet de montrer à l'entrée du Musée. Vous venez dans la salle où nous sommes à présent, et vous y trouvez, outre le centaure

Chiron, Apollon, Hygie et Ixtlilton, les dieux qui présidaient à la médecine chez les Chaldéens, les Égyptiens et autres peuples anciens ; et dans les vitrines de nombreux instruments montrent les variations subies depuis des temps reculés. Je tâche simplement de vous donner une idée générale de ce que contient ce Musée que vous allez tout à l'heure visiter. Vous approchant de l'escalier, vous trouverez les trois Saints qui, dans la théologie chrétienne, sont associés à l'étude de la médecine, Saint-Luc, Saint-Côme et Saint-Damien, et au haut de cet escalier un grand nombre de peintures qui sont des agrandissements d'enluminures d'anciens manuscrits et forment une série très instructive illustrant maladies, opérations et soins donnés aux malades. Dans les vitrines vous verrez de nombreux charmes et amulettes ; n'allez pas croire que ces objets datent tous du Moyen-Age ; plusieurs proviennent de l'East-End de Londres et de diverses campagnes de l'Angleterre de nos jours. Je me souviens très bien quand, pour la première fois, je m'aperçus que les charmes et les amulettes faisaient partie des croyances de beaucoup de gens de ce pays ayant pourtant reçu une bonne éducation. Je séjournais, comme invité, dans une maison des Highlands ; une dame, invitée aussi, tira un jour de sa poche ce qui paraissait être une petite pierre dure et, me montrant la chose, me demanda si je savais ce que c'était. Je répondis que c'était un caillou, ramassé probablement au bord de la mer. "Non," me dit-elle, "c'est une pomme de terre, durcie à force d'être restée dans ma poche ; je la porte comme remède contre le rhumatisme chronique, dont j'ai longtemps souffert." Je lui demandai d'où venait cette pomme de terre. "Oh !" fit-elle, "je n'ai pas honte de le dire. Je passais à Dunrobin quand j'entendis parler de ce remède ; mais j'étais dans l'embarras parce qu'on prétendait que, pour agir sur le rhumatisme, il fallait que la pomme de terre fût volée. Je ne pouvais aller contre

ma conscience, même pour sauver ma santé. Aussi je fis part de mes difficultés à la Duchesse de Sutherland, qui me dit : 'Eh bien ! prenez dans le jardin une pomme de terre appartenant au Duc ; il n'en saura rien, et, pour ce que vous en voulez faire, ce sera comme si vous l'aviez volée.'" La dame déroba la pomme de terre, la porta depuis dans sa poche et, suivant elle, elle fut ainsi guérie du rhumatisme. A mon retour à Londres je mentionnai le fait à Sir James Paget, dont la carrière était déjà très florissante. "Il y a quelques années," me dit-il, "je soignais une grande dame anglaise qui avait une affection de l'articulation du genou ; je recevais constamment d'elle des lettres me demandant de mettre dans son lit, ou dans un panier sous le lit, des pommes de terre épluchées ou nouvelles, m'assurant que cela la guérirait sur le champ." Eh bien ! cette superstition relative à une amulette, que je constatai pour la première fois, a ceci d'intéressant que : puisque la pomme de terre ne fut introduite en Angleterre que sous le règne de Jacques Ier, cette superstition ne peut avoir eu son origine ni au Moyen-Age, ni dans l'antiquité ; c'est une superstition moderne. Voilà un des traits de l'histoire de la médecine ; elle nous ouvre les yeux sur ce point que, malgré l'éducation, malgré la civilisation, l'esprit humain est si peu changé qu' une superstition de cette espèce peut encore naître aujourd'hui. Beaucoup d'autres de ces superstitions sont illustrées ici par des échantillons recueillis par d'autres observateurs. Dans la salle suivante vous trouverez une série de gravures, bustes et médailles illustrant la carrière de médecins, chirurgiens et hommes connus pour leurs travaux dans les sciences relatives à la médecine. Il me faudrait trop de temps pour en parler en détail ; mais, à l'extrémité la plus éloignée, vous verrez la plus grande collection de portraits du célèbre Harvey qui ait, je crois, jamais été réunie, et au fond se trouve un buste de lui que très peu de gens ont vu,

parce que l'original est sur sa tombe, dans le lointain village de Hempstead (Essex). Quand feu Sir George Paget, frère de Sir James, eut obtenu son diplôme, il étudia à St. Bartholomew's, et il s'enthousiasma tant au sujet de Harvey qu'il alla en pèlerinage à Hempstead, vit le buste et en fit faire plusieurs copies ; celle-ci en est une, obligeamment prêtée par son fils, M. Charles Edward Paget. Sir George Paget en donna une à St. Bartholomew's et une à Caius College. C'est un buste très remarquable, fait probablement du vivant de Harvey. Aux murs vous verrez les portraits de presque tous les médecins dont on a entendu parler en Angleterre. Sir Thomas Barlow y reconnaîtra un grand nombre de ses prédécesseurs dans les illustres fonctions qu'il remplit avec tant de distinction, celles de Président du Royal College of Physicians. La salle suivante contient une très belle collection d'incunables relatifs à la médecine et à la chirurgie. Au temps de la Reine Élisabeth, on publia à Londres un grand nombre de livres traitant de la médecine et de la chirurgie, beaucoup plus même de la chirurgie que de la médecine. Les médecins de cette époque ne trouvaient pas convenable d'écrire autrement qu'en latin, mais les chirurgiens étaient d'un autre avis : ils avaient à s'occuper surtout de la pratique opératoire et vivaient au milieu du peuple. L'un d'eux, je me le rappelle, écrivait : " On dit que nous devrions savoir le latin ; pour ma part, je me soucie fort peu qu'un chirurgien sache ou non le latin pourvu qu'il soit un bon artiste," signifiant pourvu qu'il soit capable de bien pratiquer les opérations. Je ne crois pas que les auteurs qui ont traité de la littérature anglaise leur aient suffisamment fait justice ; ils n'ont pas remarqué l'admirable manière dont, dans les petites anecdotes que ces chirurgiens racontent à propos de leurs cas, la vie et le langage de l'époque sont reproduits. Plusieurs de leurs livres sont dans le Musée. Il y a aussi de nombreux

diplômes médicaux. Dans les Universités italiennes ces diplômes étaient superbement enluminés, et ils renferment de curieuses formes de réception depuis longtemps oubliées dans nos Universités : on passait, par exemple, un anneau au doigt de chaque docteur ; on lui donnait parfois l'accolade en l'admettant à la faculté ; on le couronnait de lauriers. Il y a aussi dans les vitrines des manuscrits latins, arabes et persans sur la médecine ; et il s'y trouve un échantillon de ce document extrêmement intéressant — un *album amicorum.* Quand les étudiants travaillaient dans plusieurs Universités, comme cela arrivait souvent au 17e siècle, ils demandaient à chaque professeur dont ils suivaient les cours, et à chaque personne dont ils obtenaient l'amitié, de rédiger, dans un album destiné à cet usage, une inscription quelconque, et certaines de ces inscriptions sont charmantes. Les professeurs écrivaient des phrases appropriées au caractère de l'étudiant ou des souhaits pour sa prospérité future ; quelquefois les amis, au lieu d'une inscription, dessinaient un croquis, qui n'avait pas toujours rapport à la médecine. Je me souviens d'un de ces dessins représentant une jeune demoiselle luxueusement vêtue, un cheval se cabrant, et un paon étalant sa queue ; la légende suivante, au-dessous :

> " Ein Pfau, eine Frau und ein Pferd
> Sind die drei stolzeste Thiere auf Erd,"

me fait supposer que l'étudiant faisait la cour à cette demoiselle et que l'ami lui donnait ainsi une sorte d'avertissement.

Après ces salles, descendant au rez-de-chaussée, on se trouve dans une vaste pièce contenant d'innombrables articles ; le long d'un mur est exposée toute une collection de portraits de Florence Nightingale. Dans plusieurs des vitrines il y a toutes sortes d'objets à l'usage des malades, plutôt que des instruments de médecine ou chirurgie proprement dits. On voit un modèle de la table employée

par Ambroise Paré, le chirurgien français qui, le premier, eut, presque par hasard, l'idée qu'il valait mieux panser les plaies sans y verser d'huile ni de vin. Puis on trouve une série d'échantillons, dont les uns sont des reproductions et les autres les originaux mêmes, exposant la vie médicale des temps passés.

De grands professeurs d'histoire ont recommandé de débuter dans l'étude par ce que vous savez d'abord parfaitement, puis de remonter aux époques moins connues. M. Wellcome a adopté ce plan. La première chose qui vous frappe la vue est une boutique de pharmacien que beaucoup d'entre nous se rappellent avoir vu dans Oxford Street et qui avait été établie dans la dernière décade du 18e siècle. La voilà devant nos yeux, avec sa devanture aux petites vitres carrées et son intérieur garni de flacons et vases pharmaceutiques. Plus loin, si vous regardez au plafond, vous y verrez imprimée la formule de la Thériaque. La Thériaque était une préparation médicinale employée à l'époque du Moyen-Age et même à l'époque classique (puisqu'elle est mentionnée par Galien), et qui contenait presque le plus grand nombre d'ingrédients des drogues composées. Je dis "presque" parce qu'à une certaine époque il y avait plusieurs drogues en contenant davantage; mais la Thériaque en avait beaucoup, la formule indiquant en effet 75 ingrédients. On regardait la Thériaque comme un bon remède contre la peste. On essaya de l'enlever de la Pharmacopée en 1746; mais les Anglais sont très conservateurs et l'on ne réussit à la supprimer qu'en 1788. Juste après cette merveilleuse formule, le Musée présente une boutique d'apothicaire dans Old Bailey en 1662. Voici l'apothicaire à l'intérieur consultant un herbier; voyez, suspendus au plafond, un crocodile et un lézard; voyez, autour de lui, sur des rayons, les pots bleus propres aux apothicaires. Et ne prenez pas cet apothicaire pour un illettré, pour un ignorant. Ne le prenez pas pour un

charlatan. Il n'était pas du tout cela. Nous avions à cette époque même, à St. Bartholomew's, un apothicaire, nommé Francis Bernard, qui resta à Londres pendant toute la durée de la peste. Cambridge lui accorda plus tard un diplôme, et il devint médecin de l'Hôpital et membre du Royal College of Physicians. Il possédait une des plus belles bibliothèques de son temps. J'ai souvent lu des pages de son catalogue en me demandant ce qu'étaient devenues les précieuses richesses qu'il y avait accumulées. Eh bien ! comme vous le dira le Maître de la Société des Apothicaires ici présent, et lui-même un savant, Francis Bernard n'était pas une exception dans sa profession. Nombreux étaient les apothicaires de cette époque, vivant dans des boutiques semblables, possédant un grand savoir et ayant fait progresser dans diverses directions la science, surtout la botanique. Auprès de cette boutique d'apothicaire est un laboratoire d'alchimiste ; et, juste en face, une série de gravures de la peste ; ce qui fait immédiatement penser à la fameuse pièce de Ben Jonson, dans laquelle, comme vous vous en souvenez, un citoyen quitte la ville par peur de la peste, et un alchimiste, avec l'aide de ses domestiques, occupe sa maison et y pratique toutes sortes d'incantations. C'est un alchimiste tel que celui qui est ici représenté.

La salle suivante représente une ancienne pharmacie italienne, avec tous ses superbes bocaux, sans une fêlure, rangés sur les rayons. Naturellement, si votre esprit s'est tourné vers le théâtre quand vous avez pensé à l'alchimiste de Ben Jonson, vous ne pourrez vous empêcher, devant cette pharmacie, d'évoquer Roméo et Juliette ; mais vous verrez que le pharmacien italien du Musée de M. Wellcome prospère mieux que le pauvre apothicaire de Mantoue qui vendit le poison à Roméo. Près de ces reconstitutions se trouve un modèle de chirurgien-barbier opérant un patient blessé à la tête. On voit autour de lui des plats à barbe et autres outils

de sa profession. Ne le regardez pas comme un ignorant artisan. Il n'était pas du tout cela. Comme l'a dit un chirurgien-barbier, William Clowes, les circonstances de cette époque ne le rendaient pas honteux de raser un homme ou de lui couper les cheveux; mais il avait réellement l'esprit scientifique, l'intelligence à la recherche de la vérité, le désir de faire souffrir le moins possible le patient et de le guérir avec la plus grande rapidité, tout comme le chirurgien d'aujourd'hui. Tel était William Clowes, chirurgien-barbier lui-même, qui fut, sous le règne de la Reine Élisabeth, chirurgien à St. Bartholomew's. Il avait débuté comme chirurgien dans l'armée; il assista à la bataille de Zutphen, célèbre par la mort de Sir Philip Sidney. Il revint à Londres exercer sa profession, et démissionna afin de pouvoir s'engager dans la flotte qui devait combattre l'Invincible Armada. Il écrivit plusieurs livres, qui tous sont d'excellents exemples de la langue anglaise courante et contiennent des descriptions de la vie à l'époque de Shakespeare. Le Musée expose encore une autre reconstitution de la vie médicale des temps passés, celle d'une chirurgie de Pompéi, sous l'Empire romain. L'homme est assis, plongé dans la réflexion, avec quelques instruments près de lui. Pour vous rendre compte de la compétence de ce chirurgien romain, consultez la littérature du temps. Dans Petronius Arbiter, auteur qui passe pour donner une bonne idée de la vie dans une petite ville de province, près de Naples, précisément où ce chirurgien est supposé avoir vécu, on trouve la mention qu'un homme possédait un squelette fait en argent et dont toutes les articulations étaient fabriquées de telle sorte qu'on pouvait tourner les membres dans toutes les directions et mouvoir les vertèbres de façon à courber de toutes manières la colonne vertébrale. La présence d'un tel ornement, dans la maison d'un homme riche, laisse facilement imaginer que, dans un tel pays, le chirurgien

pratiquant son art devait avoir une grande connaissance de l'anatomie et des autres branches de sa profession.

Je pourrais, naturellement, vous mentionner d'innombrables autres choses renfermées dans ce Musée unique ; mais je ne veux pas retarder le plaisir que vous aurez à les examiner vous-mêmes tout à l'heure. Je voudrais, cependant, avant de me rasseoir, attirer votre attention sur le point suivant : C'est que nous pouvons tirer orgueil de ce que, dans notre pays, de splendides musées tels que ceux des Tradescants, de Pétiver, de Curten, de Sir Hans Sloane, le Musée Géologique de Woodward, le Musée de William Hunter à Glasgow, celui de John Hunter au Royal College of Surgeons, ont été établis par les efforts et aux frais de simples particuliers. Le Musée actuel n'est pas une exception ; il a été constitué aux frais et par les efforts de M. Wellcome, qui a suivi ces bons exemples précédents. Une chaire d'Histoire de la Médecine au Royal College of Physicians a été établie par un donateur particulier en 1901 et est la seule aujourd'hui en Angleterre. Le Musée de M. Wellcome sera une addition importante aux moyens d'étudier l'Histoire de la Médecine. Je déclare ce Musée ouvert.

Discours de Sir THOMAS BARLOW, Baronet, K.C.V.O., M.D., F.R.C.P., F.R.S., *Président du Royal College of Physicians, Président du XVIIe Congrès International de Médecine :* Monsieur Wellcome, Mesdames et Messieurs, — Vous serez tous très désireux de vous joindre à moi pour remercier le Dr. Norman Moore de son discours si brillant et tout à fait fascinant. Je voudrais, si vous le trouvez bon, ajouter un nom à la glorieuse liste de ceux qui ont favorisé la cause des musées : c'est le nom d'un homme qui vient de nous être enlevé — je parle de Sir Jonathan Hutchinson. Ce n'est ni la place ni le moment de donner une appréciation

de ce grand homme ; mais il convient ici de rappeler qu'il fut un de ceux qui insistèrent constamment sur l'obligation de développer les musées, non seulement en vue des progrès de la médecine, mais aussi pour l'avancement de la culture intellectuelle dans toute l'étendue du pays. Il avait fait de grands sacrifices, non seulement pour sa collection de spécimens pathologiques, mais aussi pour ces musées éducatifs qu'il fonda à Haslemere, sa ville natale, et dans lesquels il montra la valeur d'une étude chronologique des affaires humaines au cours des siècles. C'est pourquoi il convient, je crois, de se rappeler avec reconnaissance les efforts de Sir Jonathan Hutchinson dans cette direction.

Mesdames et Messieurs, je suis sûr que tous dans ce Musée, vous avez eu, à quelque moment de votre existence, à vous demander, ce que bien d'autres se demandent souvent aussi, jusqu'à quel point le luxe a le droit de se donner carrière, quel luxe est justifiable et quel luxe ne l'est pas. Je suis sûr que non seulement il en est ainsi en ce qui regarde les grandes affaires, mais qu'il est arrivé à beaucoup de ceux qui m'entourent de se trouver devant une estampe ou une aquarelle, ou une monnaie de la Grèce ancienne, ou quelque charmant objet d'art ou curiosité, ou toute autre chose, et de se demander s'il était bon de dépenser de l'argent pour en faire l'acquisition, et si l'on avait le droit de faire cette dépense ; et j'affirmerai, sans crainte de contradiction, que M. Wellcome lui-même, au cours de la longue période pendant laquelle il a dépensé tant de temps et d'énergie pour réunir cette magnifique collection, doit avoir posé bien des fois cette question à sa conscience. Eh bien ! Mesdames et Messieurs, je crois que nous pouvons tous lui certifier aujourd'hui, quand nous allons parcourir ce Musée et que nous penserons à la jouissance intellectuelle qu'il procurera à tant de personnes, à l'élan qu'il donnera aux gens de notre profession dans l'art d'étudier l'évolution de la médecine

telle qu'elle est ici exposée, et au profit énorme qu'en retireront les hommes et les femmes cultivés, qui réfléchissent et qui lisent, ceux et celles non seulement de notre profession, mais qui mettent en pratique le vieil adage romain que "rien ne nous est étranger de ce qui est humain" — quand nous penserons à tout cela, nous pourrons, je crois, dire à M. Wellcome qu'il peut avoir la conscience tranquille et que son Musée est sans le moindre doute un cas de luxe justifiable. Et je crois, lorsque les années se seront écoulées, qu'en réfléchissant et considérant le bonheur et l'instruction que ce Musée donne à la génération actuelle et procurera aux générations à venir, ce sera pour lui un plaisir de se rappeler que l'inauguration en aura été faite par quelqu'un qui est, sans aucun doute, l'un des savants les plus instruits sur l'histoire de la médecine.

Discours de Sir FREDERICK TREVES, Baronet, G.C.V.O., C.B., F.R.C.S., *Vice-Président du XVII[e] Congrès International de Médecine :* Mesdames et Messieurs, — J'ai le plus grand plaisir à seconder le vote de remerciements que Sir Thomas Barlow a proposé en faveur du Dr. Norman Moore pour son savant et si intéressant discours. J'éprouve la tentation de saisir cette occasion d'exprimer au Dr. Norman Moore ce que le Corps médical lui doit pour ses contributions à l'histoire de la médecine et l'immense service qu'il a rendu à cette branche de la science en étudiant et écrivant la vie de ceux qui se sont distingués aux époques passées dans l'histoire de la médecine et de la chirurgie. C'est une dette dont on ne peut s'acquitter et pour laquelle, j'en suis sûr, tous les membres de notre profession lui ont une cordiale reconnaissance. Je ne vais pas vous retenir par des commentaires autres que celui-ci sur le présent Musée : c'est qu'il serait difficile d'exagérer son importance et son utilité. Les progrès de la médecine ont été si rapides qu'ils nous

plongent dans un étonnement qui nous confond et nous embarrasse. Un Musée de cette nature, établi et organisé comme l'a fait M. Wellcome, permet de faire une pause et de jeter un coup d'œil en arrière sur le chemin parcouru. Nous avons atteint une hauteur, peut-être une hauteur très élevée, et il est bon d'abaisser nos regards vers la plaine que nous avons traversée et de voir quels pas nous avons faits pour parvenir à la position que nous occupons maintenant. Je crois que les progrès dans un sujet comme la médecine et la chirurgie se produisent par des moyens qui, bien qu'ils nous paraissent extrêmement divers, ont à leur base un ou deux principes communs, et l'on ne peut s'empêcher dans ce Musée de remarquer la voie très étroite que les progrès ont suivie ; et, ceci connu et étudié, on peut prévoir jusqu'à un certain point quelle direction prendront les progrès futurs. Bien qu'on suppose qu'il n'y a réellement aucune limite à l'ingéniosité humaine, aucune limite à l'adaptation et à l'entreprise quand il s'agit d'adapter les moyens à un but — il est curieux de voir les voies très simples suivies par le progrès dans les instruments de chirurgie exposés dans ce Musée. Invariablement ils commencent par être très compliqués et graduellement se simplifient jusqu'à devenir un de ces instruments très ordinaires qui nous sont aujourd'hui familiers. Je n'en dirai pas davantage, excepté que je seconde de grand cœur le vote de remerciements proposé en faveur du Dr. Norman Moore.

Le Dr. NORMAN MOORE répond ainsi au vote de remerciements : Mesdames et Messieurs, — Je vous suis très reconnaissant de votre aimable vote de remerciements. Je suis heureux de vous avoir intéressé ; mais il y a ici une personne qui mérite vos remerciements plus que moi, et je vais demander à Sir Rickman Godlee de proposer, en conséquence, un vote en sa faveur.

Discours de Sir RICKMAN GODLEE, Baronet, F.R.C.S., M.S., M.B., B.A., *Président du Royal College of Surgeons:* Mesdames et Messieurs,—J'ai le plaisir et le grand honneur de me lever pour proposer un vote de remerciements en faveur de l'amphytrion de ce festin magnifique qui nous est offert—il me semble presque que nous devrions lui dire: "A votre santé!" tant sont dangereuses les régions qu'il parcourt. J'eus le plaisir, hier après-midi, de visiter avec M. Wellcome certaines parties de ce superbe Musée et je fus très frappé de la manière intéressante et vraiment modeste dont il me montra quelques-uns de ses magnifiques trésors. Mais il y a un autre aspect au caractère de M. Wellcome ou à son activité, connu de très peu de nous: et c'est ce qu'il accomplit loin d'ici, dans certaines des possessions britanniques les plus lointaines. Je crois que M. Wellcome est un homme très fortuné, d'abord d'être ici cet après-midi, de voir tous les trésors qu'il a recueillis admirés par une foule enthousiaste, et ensuite parce qu'il a une "marotte" qui a, en même temps qu'une grande fascination, une incontestable utilité. M. Wellcome a, c'est un fait connu, des laboratoires en Afrique. Nous savons qu'il a non seulement un laboratoire sur la terre ferme, mais aussi un merveilleux laboratoire flottant dont vous verrez le modèle à l'entrée de ce Musée, et avec lequel il porte la guerre, on peut le dire, au milieu du camp ennemi; car il peut — ainsi que le personnel du laboratoire — protégé par un écran de gaze métallique, affronter les mystères du moustique pendant la journée, et dormir à l'abri de ses atteintes pendant la nuit. De temps en temps de très beaux rapports sont publiés, rédigés par le Directeur de ces laboratoires et ses collaborateurs, rapports qui nous montrent non seulement les contrées traversées, mais aussi les habitants qui y vivent et les mouches qui les tuent. Ceci nous fait comprendre d'une manière frappante

à quelle sorte de travaux s'occupe M. Wellcome. Cela nous montre combien il s'intéresse à l'étude des maladies tropicales en même temps qu'à l'étude de l'anthropologie ; et toutes ces choses sont combinées dans ce merveilleux Musée. Je pense, cependant, que le point pour lequel nous devons surtout remercier M. Wellcome, cet après-midi, est l'excellence de l'esprit public qu'il montre en employant son temps et sa fortune à former ce précieux Musée. Je suis très heureux de voir, dans l'avant-propos par lequel débute ce catalogue, qu'il a l'intention de laisser plus tard ce Musée à la nation. Je désire donc, Mesdames et Messieurs, pour toutes ces raisons, présenter à M. Wellcome nos sincères remerciements pour la collection qu'il a constituée et pour nous avoir invités cet après-midi à son inauguration.

Discours de Sir FRANCIS CHAMPNEYS, Baronet, M.D., M.A., F.R.C.P., *Président de la Royal Society of Medicine, Président de la Section d'Obstétrique et de Gynécologie :* Mesdames et Messieurs, — Je me lève avec le plus grand plaisir en vue de seconder le vote de remerciements en faveur de M. Wellcome pour la magnifique addition qu'il apporte aux musées de cette capitale. Le sentiment qui me frappe l'esprit en ce moment est, je crois, l'envie que je porte à mes jeunes contemporains. En approchant de la fin de sa carrière, on se demande ce qu'on serait devenu si l'on avait eu la possibilité de commencer avec le savoir qui s'offre de nos jours aux jeunes. C'est l'étude du passé qui passionne aujourd'hui. Ceux qui ont l'occasion d'examiner une collection de cette nature, de revenir sur leurs pas pour voir ce que leurs ancêtres faisaient et pensaient, ce que les habitants des pays lointains ont pensé ou pensent sur ce grand sujet de la maladie, ceux-là ne peuvent manquer d'avoir leur imagination stimulée de façon qu'elle devra

fatalement produire des fruits. C'est, il me semble, la partie la plus féconde d'une étude telle que celle de l'histoire de la médecine. C'est ce qu'on constate, je le sais, à un haut degré, dans les Universités où les professeurs de médecine, et sans doute ceux d'autres sujets, exposent dans leur enseignement certaines des plus belles choses accomplies dans les époques passées. Je ne crois pas que rien de ce qui s'est fait récemment à Londres puisse autant stimuler l'imagination de l'étudiant en médecine qu'une collection de cette nature. J'userai certainement, pour ma part, de l'influence que je puis avoir sur les jeunes gens qui commencent leurs études médicales, pour les engager à venir ici observer avec soin toutes les belles choses qui s'y trouvent, afin qu'ils débutent avec un esprit dirigé dans la bonne voie. Je ne désire plus maintenant que seconder cordialement le vote de remerciements en faveur de M. Wellcome, et j'espère que sa belle entreprise et sa générosité produiront des fruits qu'il lui sera donné de voir de son vivant.

Discours de M. HENRY S. WELLCOME : Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs, — Je suis profondément reconnaissant des généreuses expressions employées par Sir Rickman Godlee, Sir Francis Champneys et par les autres orateurs. Nos remerciements particuliers sont dûs à Sir William Osler, le Dr. Norman Moore, M. D'Arcy Power, le Dr. Raymond Crawfurd, le Dr. A. J. Chalmers et beaucoup d'autres hommes éminents du monde entier qui m'ont aidé si généreusement de bien des manières, de leurs bons conseils, de leurs précieuses suggestions et de leur active coopération, ce qui a considérablement contribué au succès de cette entreprise. Beaucoup de personnes ont montré leur grande sympathie en prêtant, plusieurs même en offrant généreusement des objets du plus haut intérêt historique. Je puis dire aussi que plusieurs grandes

Institutions ont également montré leur générosité par leur coopération et leur aide. Nos remerciements sont dûs aussi à M. C. J. S. Thompson, au Dr. Louis W. Sambon, et à d'autres membres de mon personnel pour avoir classé et disposé les spécimens de ce Musée. Leur tâche, comme vous vous en rendrez compte, a été ardue.

Le lien officiel de ce Musée avec le Congrès International de Médecine qui se tiendra bientôt à Londres, Congrès dont Sir Thomas Barlow est le Président, et dont la Section d'Histoire de la Médecine sera présidée par celui qui occupe le fauteuil de la présente séance d'inauguration, m'encourage grandement dans mon entreprise. La coopération de la section d'Histoire de la Médecine rehausse beaucoup la valeur et l'utilité du Musée.

Ce Musée, je le considère comme un simple commencement, bien que sa constitution et son organisation aient pris plusieurs années. J'ai l'intention de fonder à Londres un Bureau de Recherches Scientifiques et d'en confier la direction générale au Dr. Andrew Balfour, qui, depuis près de douze années, rend de féconds et distingués services comme Directeur des Laboratoires de Recherches Tropicales à Khartoum. J'ai le plaisir de voir le Dr. Balfour à mes côtés aujourd'hui. Les éloges faits par Sir Rickman Godlee au sujet de travaux de ces laboratoires doivent s'adresser surtout au Dr. Andrew Balfour. Ce Musée Historique formera un accessoire convenable et permanent de ce Bureau de Recherches Scientifiques. J'ai l'intention de faire de ce Musée une institution permanente. La valeur de l'histoire pour ceux qui font des travaux de recherches est inestimable. L'examen des échecs aussi bien que des succès dans la longue période du passé ne renseigne pas seulement : il inspire souvent. Dans le cours de mes longues recherches dans l'histoire de la médecine, je suis arrivé à la conclusion que nous pouvons obtenir des

peuples primitifs beaucoup de notions utiles à l'art de guérir et particulièrement à la chirurgie. Dans mes rapports avec des races primitives, j'ai trouvé quelquefois les traces de l'origine de ce que nous regardons habituellement comme des découvertes absolument modernes. Certaines choses ont été découvertes dans des temps reculés, puis perdues, oubliées et retrouvées. Quelques anciennes inventions ont été employées d'une façon continue à travers les âges. Le Dr. Reisner, pendant le cours de fouilles faites en Nubie, a découvert des éclisses de bambou très bien conditionnées qui datent, je crois, de 3000 ou 2000 ans av. J.-C. Le Capitaine Anderson a trouvé des éclisses similaires en usage dans le Soudan méridional, il y a quelques années ; et je les ai vues moi-même employées dans la région du Nil Bleu Supérieur. Il y a quelques jours, dans la ville de Maroc (Maroc méridional), j'ai remarqué des éclisses exactement pareilles, et j'en ai fait l'acquisition pour ce Musée. La perpétuité et la réinvention de dispositifs anciens sont quelquefois des sujets extrêmement intéressants pour les recherches.

En organisant le présent Musée, mon but n'a pas été simplement de réunir une quantité de "curiosités" pour l'amusement du public, mais de constituer une collection utile aux étudiants et à tous ceux engagés dans les travaux de recherches. J'ai constaté que l'étude des choses dans leurs racines et leurs fondations aide grandement les recherches et facilite les découvertes et les inventions. Je vous remercie tous pour l'honneur que vous m'avez fait en assistant à cette ouverture.

Réimpression d'un article du "British Medical Journal,"
13 *septembre* 1913



LE MUSÉE MÉDICAL HISTORIQUE

LE grand intérêt qu'a excité le Musée Médical Historique pendant le récent Congrès International de Médecine n'a pas diminué, et nous apprenons que le nombre quotidien des visiteurs est toujours élevé. Nous recommandons à tous les docteurs qui s'intéressent à l'évolution de leur art de le visiter avant le 30 septembre,* date où il fermera pour ouvrir de nouveau, croyons-nous, au printemps. De courts comptes-rendus du Musée ont été publiés dans le JOURNAL du 10 mai, p. 1035, et du 28 juin, p. 1379. Depuis lors, la collection s'est considérablement accrue ; et le désir de Mr. Wellcome est de la rendre aussi complète que possible. Beaucoup de familles ont des reliques, telles que manuscrits, incunables, diplômes, carnets d'ordonnances, lettres autographes et autres documents ou objets relatifs à leurs ancêtres, ou collectionnés par eux pendant leur carrière comme médecins, chirurgiens, pharmaciens, etc. Souvent, ces reliques, après la mort de ceux qui les prisaient, sont reléguées dans les greniers, ou mises aux enchères et dispersées parmi des étrangers qui les achètent à vil prix comme simples curiosités; et ainsi le lien qui les unissait à l'inventeur ou au savant qui s'en servait se trouve brisé pour jamais. Nous voudrions suggérer qu'il vaudrait mieux que ces choses trouvassent place dans le Musée Médical Historique établi maintenant à Londres, sur une base permanente, par Mr. Wellcome, où elles seraient conservées et constitueraient ainsi un souvenir durable à la mémoire de ceux qui les ont employées et transmises. Bien des choses, qui seraient insignifiantes et de peu de valeur historique par elles-mêmes si elles étaient disséminées dans de petites collections particulières, deviendraient importantes quand elles seraient associées à toute une série d'autres classées chronologiquement ; elles rétabliraient souvent le chaînon manquant dans les phases successives de l'évolution de certains objets. Un objet historique isolé peut être dûment comparé à l'une des pierres d'une mosaïque, pierre qui par elle-même ne signifie rien, mais qui, assemblée avec les autres, devient partie du dessin; l'objet historique pourra, d'une manière analogue, compléter le souvenir durable d'un exploit fameux ou d'un grand évènement.

---

* Le Musée a été maintenant re-ouvert à Wigmore Street, No 54 A, Londres, W. 1, comme une institution permanente.

